

BUREAUX : RUE NAIN, 1.

Roubaix, Tourcoing :
Trois mois . . . . . 12 f.
Six mois . . . . . 23 »
Un an . . . . . 44 »

L'abonnement continue, sauf avis contraire

JOURNAL DE ROUBAIX

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

DIRECTEUR-GERANT : J. MEMBRET

Le Nord de la France :

Trois mois . . . . . 12 f.
Six mois . . . . . 23 »
Un an . . . . . 44 »

ANNONCES : 15 centimes la ligne.
RECLAMES : 25 centimes.
— On traite à forfait. —

On s'abonne et on reçoit les annonces : A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1 ; A TOURCOING, chez M. Vanaverbeck, imprimeur-libraire, Grande-Place ; A LILLE, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée.
A PARIS, chez MM. Havas, Lafitte-Bullier et Cie, place de la Bourse, 8 ; A BRUXELLES, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

ROUBAIX, 7 MARS 1871

Voir aux dernières nouvelles.

Dépêches télégraphiques

(Service particulier du Journal de Roubaix.)

Londres, 6 mars.

On attend l'arrivée immédiate de Napoléon à Chislehurst.

Le Times publie une dépêche de Versailles datée du 5 mars disant que les Allemands évacuent les limites prescrites. L'ordre est parfait.

L'évacuation du mont Valérien et des autres forts aura lieu le 7 mars; celle de Rouen le 12; et celle de la rive gauche de la Seine le 19.

40,000 soldats des départements iront à Paris pour remplacer les troupes de ligne.

Des arrangements sont pris pour empêcher une rencontre avec les Allemands. Les mobiles commenceront à quitter Paris lundi.

Florence, 5 mars.

L'Economista dit que les conditions du traité de l'Italie avec l'Amérique sont très favorables à l'Italie. Le traité établit le respect de la propriété privée sur mer; les deux partis se traiteront réciproquement sur le pied des nations les plus favorisées.

Le même journal annonce que la société des chemins de fer romains paiera prochainement les coupons échus des obligations.

On écrit de Cologne :

Une dépêche de Berlin, parle du projet de traité de commerce que M. de Bismarck a eu l'intention de faire adopter, comme annexe du traité de paix. Cette tentative du chancelier a échoué devant l'opposition obstinée de M. Thiers qui, à ses convictions protectionnistes que contrairement à mes présomptions, il paraît avoir conservées intactes, en a joint une autre, celle que la France ne parviendra à payer l'énorme dette qui pèse sur elle, qu'en imitant les errements économiques de l'Amérique, c'est-à-dire en demandant un surcroît de ressources à l'élevation de ses tarifs douaniers. On considère généralement ici cette pensée comme très malheureuse; mais avec M. Thiers et l'adjonction à son ministère de M. Pouyer-Quertier, il n'y a guère d'espoir de voir suivre par le gouvernement français une autre politique; et, on craint même que sa politique protectionniste sera poussée à ce point, que ni le traité Franco-Allemand, ni le traité Anglo-Français, qui tous deux ont sur le point de devoir être renouvelés, ne seront maintenus. Dans notre monde commercial, à nous surtout habitants des provinces Rhénanes, cette consé-

quence de la guerre, apparaît comme un désastre commercial.

Prochainement, arriveront à Bruxelles les membres de la commission franco-allemande, chargés de convertir les préliminaires de Versailles, en traité définitif. Les dernières dépêches annoncent que la besogne de cette commission ne sera pas lourde; la délimitation complète des nouvelles frontières est, dès aujourd'hui, terminée, sauf celle des quelques villages dans le voisinage de Metz qui seront cédés à l'Allemagne en compensation de Belfort. Il ne restera aux commissaires qu'à fixer la ligne de ce côté, et à résoudre certaines questions de détails, relatives surtout au mode de paiement des cinq milliards d'indemnité. Aussi s'attend-on à voir la commission de Bruxelles terminer son travail avant la fin de ce mois.

Le prisonnier de Wilhelmshöhe a reçu notification officielle de la signature de la paix, avec invitation de quitter l'Allemagne. Une lettre de Cassel annonce que ses malles sont faites, et elle ajoute que sur les malles et généralement sur tous les effets qui appartiennent à Napoléon III, tous les emblèmes impériaux ont disparu. L'ex-empereur se rend d'écidément en Suisse, à son château d'Arenenberg; une partie de sa domesticité l'a déjà précédé dans cette résidence.

On écrit de Bruxelles à la Meuse :

« Si mes renseignements sont exacts, M. le ministre des affaires étrangères a dû être officiellement averti hier de la prochaine réunion des plénipotentiaires allemands et français à Bruxelles, en vue de rédiger le traité de paix définitif entre la France et l'Allemagne. M. d'Anethan, en recevant communication de cette nouvelle, a déclaré, me dit-on, qu'il considérait le choix de Bruxelles comme un hommage rendu à la neutralité belge.

« J'ai appris, d'autre part, qu'aussitôt après la publication des préliminaires lus à Bordeaux par M. Barthélemy-Saint-Hilaire, des télégrammes sont arrivés aux principaux hôteliers de Bruxelles, en vue de retenir des appartements pour les négociateurs. Le propriétaire de l'Hôtel de Belle-Vue, cette maison historique qui, depuis 60 ans, a hébergé toutes les illustrations des deux mondes, a été obligé de décliner toutes les offres qui lui ont été faites, son immense hôtel étant rempli jusqu'aux combles.

« On ne sait pas jusqu'à ce jour quels seront les plénipotentiaires qui vont se donner rendez-vous à Bruxelles. Naturellement on se dit dans le public que M. Thiers et M. de Bismarck vont venir s'installer ici en personne.

« Mais il suffit d'un peu de réflexion pour inspirer des doutes à ce sujet. Les précédents les plus récents démentent cette hypothèse. Le traité de Prague, qui mit fin à la guerre entre l'Autriche et la Prusse, fut négocié entre le baron de Brenner, au nom de l'Empire et le baron de Werther, au nom de la Prusse. De même le traité de Vienne entre l'Autriche et l'Italie fut négocié entre le comte

de Wimpfen et le comte Menabrea. Il est donc probable que nous ne verrons à Bruxelles ni le chef du pouvoir exécutif de France, ni le chancelier de l'empire d'Allemagne.

« Quels que soient les négociateurs, les délibérations ne peuvent manquer d'être assez longues. Après la guerre de 1866, les préliminaires de Nickolsbourg furent signés le 26 juillet, et la paix de Prague ne fut conclue que le 23 août.

« S'il fallut un mois à cette époque, où il n'y avait pas de délimitation de frontières à régler, ce n'est pas trop d'en compter deux pour la rédaction définitive de l'instrument diplomatique franco-prussien.

« Bruxelles recueillera donc jusqu'à la fin les bénéfices de cette guerre calamiteuse, et on peut s'attendre à un concours considérable d'étrangers pendant cette période de travail diplomatique.

« L'Europe ne pourra manquer de trouver extraordinaire que la paix entre la France et l'Allemagne soit signée dans la capitale d'un petit pays qui tout le monde croyait si gravement compromis au début de la guerre.

« On a annoncé déjà que les plénipotentiaires se réuniraient à l'Hotel-de-Ville, terrain neutre dans un pays neutre. Quelques personnes prétendent que ce sera au ministère des affaires étrangères. Il se peut que les salons du ministère soient mieux appropriés pour ce genre de délibérations, mais je ne sais pas où l'on a été chercher que M. d'Anethan présiderait les réunions. Il ne s'agit ici ni d'un Congrès, ni d'une conférence. La Belgique est absolument étrangère aux questions qui vont se débattre, et il n'y aura rien à présider, le débat devant se restreindre, comme à Prague et à Vienne en 1866, entre les deux parties intéressées.

On lit dans le Constitutionnel :

Alors que tout Français gémit publiquement sur les maux de la patrie, ne serait-il pas étrange que l'on arrêta la plainte des évêques? Non-seulement on arrête leurs plaintes, mais encore on leur fait un crime de nous dire où est la consolation et la réparation de nos désastres. Telle est l'intolérance des feuilles révolutionnaires qu'elles reprochent à l'épiscopat d'avoir consacré les mandements de carême à ces douloureuses actualités.

Ce qui les chagrine surtout, c'est d'entendre nos prélats rappeler les populations au sentiment religieux; elles sont décimées par la guerre, démoralisées par la révolution et il ne serait pas permis à des ministres de Dieu de leur offrir le refuge de la prière et les salutaires ressources de la foi!

Avec quoi donc le Siècle peut-il rendre un peu de vigueur à nos pauvres tempéraments affaiblis, à nos âmes débiles? Il a pu, tous les matins, sans être troublé, « manger du prêtre » et donner à ses lecteurs, le spectacle de cette ribotte impie, il a défié le mal et distribué

l'impunité de Voltaire sans l'assaisonnement de son esprit. Où a-t-il mené le peuple avec ce régime? En promenant autour de nous nos regards attristés, nous voyons les fruits de ce misérable apostolat; nous les avions appréciés dans la paix; nous venons de les apprécier dans la guerre.

On a pu faire la comparaison des disciples de Voltaire avec les croyants. Cherchez au premier rang de l'armée, dans les avant postes, en face des canons: qui se bat avec furie? quels sont les jeunes héros qui bravent la mort et qui la reçoivent héroïquement? qui voit-on marcher à l'assaut de Villejuif, à Châtillon, au Bourget, à Montretout? qui se distingue, à Coulmiers? qui a consolé la France des désastres de l'armée de la Loire? Ce sont les braves Bretons, les braves Vendéens, les Poitevins, les paysans du Périgord et de la Gironde, les zouaves pontificaux, ce sont les fils de nos vieilles familles françaises nourris dans le respect de Dieu et dans le culte chrétien.

On a mis à l'ordre du jour des religieux, des sœurs de charité; on a cité comme des exemples de bravoure les Charette, les Cathelineau, les Dampierre, les Sallard. — Que le matérialisme montre ses héros! Il en est assurément qui, sans croyance, par le seul stimulant de la gloire et du devoir patriotique, n'ont point reculé devant la mort; mais leurs exploits sont isolés; ils n'ont rien d'éclatant, de collectif, rien qui ait provoqué l'attention des chefs ou l'admiration des soldats.

Pendant que les soldats chrétiens versaient leur sang, les démagogues troublaient le pays et y jetaient des ferments de discorde; ceux qui n'étaient pas atroces étaient ridicules.

On en a vu beaucoup se traîner dans les arrières gardes, rechercher les ambulances. Paris en a vu quelques-uns se dérober cyniquement aux premiers feux; d'autres se sont réservés pour la guerre civile. Les plus prudents se sont mis à l'abri de la bataille dans de calmes sinécures. Ce qu'ils savaient faire, avec vaillance, c'était se parer d'uniformes brillants et de képis invraisemblables; c'était discourir dans les clubs en faveur de la guerre à outrance.

Maintenant, l'expérience est faite et la question jugée; il faut laisser la France revenir aux sources du pur patriotisme.

INFORMATIONS ET NOUVELLES

Extrait du Journal officiel de Paris, du 5 mars :

Il y a eu cette nuit, jusqu'à une heure du matin, réunion politique au ministère des affaires étrangères.

Les ministres présents à Paris assistaient à ce conseil, ainsi que MM. le général Vinoy, Chopin, préfet de police, et Darblay.

Tout le personnel du ministère de l'intérieur, qui avait suivi, à Tours et à Bordeaux, la députation du gouvernement, est attendu lundi prochain à Paris.

On attend aujourd'hui ou demain, au ministère des affaires étrangères, M. Thiers, chef du pouvoir exécutif.

L'état sanitaire de Paris s'améliore; le bulletin municipal accuse pour la semaine écoulée du 25 février au 3 mars 3,500 décès savoir 147 causés par la variole, 5 par la scarlatine, 28 par la rougeole, 260 par la fièvre typhoïde, 10 par l'érysipèle, 434 par la bronchite, 338 par la pneumonie, 190 par la diarrhée, 50 par la dysentérie, 2 par la cholérite, 6 par l'angine couenneuse, 26 par le croup, 6 par les affections puerpérales, 1,969 par les affections chroniques et accidents divers, 37 par les suites de combat, et enfin 2 par les suites de blessures résultant du bombardement.

Ainsi que nous l'avions annoncé, ce sera très-probablement M. Baudé, notre ministre à Athènes, qui réglera les détails du traité de paix définitif.

M. Ernest Picard, ministre de l'intérieur, est parti hier soir pour Bordeaux; son absence sera de peu de durée. M. Jules Favre est chargé de l'intérim.

L'aspect de Paris s'était singulièrement modifié hier soir. Nos rues, nos quais et nos places étaient éclairés au gaz; les omnibus reprenaient leur service et le prolongement jusqu'à onze heures; les magasins faisaient leurs premiers étalages; aux Champs-Élysées et dans le Faubourg-Saint-Honoré une armée de balayeurs faisait disparaître les traces de l'occupation prussienne. La soirée était tiède et lumineuse comme une des plus belles soirées de mai.

On attend à Paris plusieurs divisions de l'armée de la Loire.

Soixante-cinq mille mobiles vont être renvoyés dans leurs foyers dès que le service de fer permettra les transports réguliers et rapides des voyageurs.

Les trains de petite vitesse nous apporteront une partie du matériel de guerre acheté en Angleterre et en Amérique par la délégation de province.

Il n'y a plus de rue de Berlin à Paris, depuis la première heure de l'occupation prussienne.

Quelques rues de Berlin à été dédoublées. C'est la rue Richard Wallon, aujourd'hui. Un acte de justice, un hommage populaire.

Nos braves marins reçoivent leurs feuilles de route. Ils vont quitter la grande ville qu'ils ont si vaillamment défendue.

Les sympathies de la population parisienne les suivent; nous n'oublierons jamais les services qu'ils nous ont rendus, le stoïque dévouement dont ils ont fait preuve.

Un monument s'élèvera sur une de nos places publiques pour perpétuer le souvenir de grandes actions accomplies, pendant le siège de Paris par la marine française.

Les portes de Paris seront encore fermées la nuit jusqu'à nouvel ordre.

Les compagnies des chemins de fer du Nord et de l'Est font d'énergiques efforts pour obtenir que les communications directes avec Paris soient immédiatement autorisées et rétablies.

Le tribunal de commerce de Paris a repris ses audiences suspendues pendant l'occupation étrangère.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX. DU 8 MARS 1871.

— 30 —

LES DAMNÉS

DE L'INDE

PAR MÉRY

DEUXIÈME PARTIE

VI

SUITE

— Taisons-nous! taisons-nous! s'écria Aurora; n'offensons pas le Ciel.

Et elle sortit précipitamment pour secourir Augusta et sa sœur.

Paul ne la suivit pas; il s'assit sur une natte, et appuyant sa tête sur ces mains, il dit :

— Heureux Davidson!

Au désert, les secours de l'art sont

efficaces, s'il s'agit de guérir une blessure ou une inflammation vénéreuse, car les sauvages de l'Inde connaissent la vertu de leurs plantes et du suc de certaines fleurs; mais le coup qui venait de frapper Davidson était sans remède, et les cris de désespoir, les larmes et les sanglots des deux jeunes filles ne pouvaient rendre la vie à leur père. Sous ce climat de feu, Davidson, à peine mort, se décomposait déjà sous des teintes livides, et repoussait les dernières caresses et les derniers adieux.

Ainsi le convoi funèbre suivit de près la mort. Les sauvages du désert, les Damnés de l'île, accompagnèrent Davidson et lui creusèrent une fosse profonde devant le temple de Kalima. Aurora avait fait taire un moment ses préoccupations et ses douleurs, pour donner les derniers ordres relatifs à cette lamentable cérémonie, et les sauvages, toujours heureux d'obéir à cette voix d'ange, à cette femme du ciel, remplirent les instructions données et furent payés de leur peine, quand la plus blanche et la plus pure des mains eut serré les leurs affection.

Il a été conservé aux femmes le don de guérir les blessures de l'âme avec le baume de la parole, et les blessures du corps avec les soins de la main. Aurora ne quitta plus les deux sœurs Davidson, ces pauvres et innocentes orphelines dont elle avait fait le malheur, quoique involontairement. Elle les tenait étroitement embrassées et mouillait ses yeux

de leurs larmes, pour mieux souffrir encore de leurs douleurs. Dans ces lamentables scènes, il y a une phase de désespoir muet qu'il faut respecter par le silence, car aucune parole de soulagement ne vaut une goutte de rosée amère tombée d'une paupière amie sur la joue des affligés; puis, quand il semble que le trésor des yeux est tari, et que toutes les douleurs ont coulé avec toutes les larmes du cœur, conseillent l'espoir et la résignation.

Aurore parla donc la première et versa la divine rosée de ses lèvres sur le front des deux sœurs.

— La mort, dit-elle, est la seule chose qui ne manque jamais à la vie; nous devrions nous en consoler en naissant. La mort est peut-être le seul bien de ce monde; Dieu ne nous l'aurait pas donnée, si elle était un mal. Celui qui meurt nous assigne un rendez-vous, et il est heureux, car il arrive le premier.

Augusta et Maria exprimèrent par signes leur résignation, mais le mot terrible, le mot avenir! fut prononcé avec tristesse, et les deux jeunes filles retombèrent dans leur abattement.

L'avenir, dit Aurora, c'est Dieu qui le fait, et sa bonté descend toujours sur les pauvres solitaires comme nous. La femme isolée au désert est la perle précieuse que Dieu regarde. Cette force et ce courage qui sont en moi me l'ont été donné pour servir les autres. Je vous servirai; la comtesse Aurora Despremonts

sera, mes pauvres malades du deuil, votre sœur de charité.

Augusta et Maria couvrirent de caresses les cheveux d'Aurore.

— Je ferai même plus, reprit-elle l vous êtes orphelines maintenant, eh bien! je serai votre mère; je n'ai que quelques années de plus que vous! mais ce ne sont pas les années qui vieillissent et donnent l'autorité ou le privilège de la protection; ce sont les longs malheurs soufferts, les injustices reçues, les voyages orageux, les illusions évanouies. Voilà ce qui me donne le droit de vous appeler mes filles, de vous conduire par la main et de vous protéger.

Un rayon de joie traversa le visage des deux sœurs; elles sentirent leur extrême douleur s'adoucir devant cette jeune mère qui s'offrait ainsi à deux orphelines et leur rendait tout ce qu'elles avaient perdu.

— Ce n'est pas tout, reprit Aurora; il est dans la vie, et surtout dans la vie du désert, il est des moments où nous devons savoir prendre de subites et courageuses résolutions. Aucun lien ne nous attache désormais à ce sol de Kalima. L'incendie a dévoré le toit et la plantation. Nous ne pouvons pas habiter cette maison de madame Ovestein, la maison du crime. Il faut donc partir.

— Et où irons-nous? interrompit brusquement Augusta.

— Nous irons, poursuivit Aurora, chez nos amis de Samarang. Le sol y est fertile et béni; il rend tout aux mains qui

lui prêtent peu. Je me ferai suivre par les Damnés de l'île, et je leur livrerai leur terre de rédemption. Je ferai des hommes avec des sauvages. Dieu m'aidera. Nous sommes nombreux et nous ne craignons pas les périls de la nuit. Ce soir, au coucher du soleil, à la fraîcheur des étoiles, nous marcherons à notre terre promise; Dieu conduira la caravane du désert, et demain nous trouverons des mains amies, des cœurs de frères, des eaux douces et des fruits doux.

Augusta se leva, et, prenant la main d'Aurore, elle dit :

— Mère, nous te suivrons partout.

— Mes filles, répondit la comtesse, tenez-vous prêtes; une vie nouvelle commence pour nous.

Aurore retrouva Paul dans le même état où elle l'avait laissé.

Le jeune homme ne prenait aucune part au deuil des autres, il gardait tout pour lui.

La belle comtesse Despremonts lui raconta son entretien avec les deux sœurs, et, voyant que son auditeur ne sortait pas de la léthargie, elle changea de ton et lui dit avec sévérité :

— Au nom de la Providence, qui prend pitié des femmes, je vous ordonne de vous rendre auprès des Vadankéris, les Damnés de l'île, et de leur dire que ce soir, vous serez leur chef, et qu'ils escorteront au désert trois pauvres femmes, les filles Davidson et moi.

Paul, se leva, comme si une voix du